Document generated on 11/25/2024 3:53 p.m.

Relations

RELATIONS

Livres

Number 800, January–February 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89662ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2019). Review of [Livres]. *Relations*, (800), 45–48.

Tous droits réservés © Relations, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Solitude volontaire

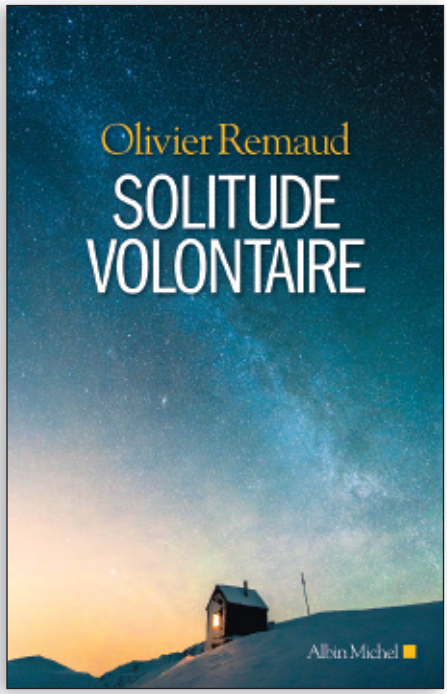
OLIVIER REMAUD
Paris, Albin Michel, 2017, 224 p.

Philosophe rattaché à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, Olivier Remaud prévient d'entrée de jeu que son livre sur la solitude volontaire ne nous dira pas comment choisir entre contemplation et action, entre sagesse et politique, entre solitude et société. Il s'emploiera plutôt à rechercher le bon usage de la solitude en considérant des questions telles que : la société nous suffit-elle ? Que trouvons-nous dans la solitude ? Que fuyons-nous dans le voyage ? Quel genre de citoyen est le solitaire ? Peut-on être solidaire tout en étant solitaire ? Autant de sujets sur lesquels il offrira des réflexions en aller-retour.

Ce livre peut déconcerter. L'approche du sujet ne se fait pas selon une démarche logique, à la manière d'un essai. Il s'agit plutôt d'un regard kaléidoscopique, multiforme, où les conclusions sont largement laissées au lecteur. La démarche de l'auteur pourrait faire penser à celle d'un promeneur solitaire au bord de la mer qui prend un beau caillou et l'examine avec attention pour ensuite le lancer sur la plage et en prendre un autre. Il n'y a pas de lien évident entre chaque pierre, et pourtant, prises ensemble, elles composent le rivage. Voilà en quelque sorte le tableau impressionniste que nous offre l'auteur.

Tout au long de son ouvrage, Remaud mêle ses observations personnelles à de nombreuses références et citations d'explorateurs, de philosophes et de « grands solitaires », connus ou inconnus. Parmi eux, le personnage central est le philosophe américain Henry David Thoreau, qui a vécu en Nouvelle-Angleterre au XIXe siècle et dont le livre *Walden ou la vie dans les bois* en a fait la figure emblématique de l'ermite aux États-Unis. Il continue d'être une inspiration jusqu'à aujourd'hui.

Le 19 octobre 2015, un article du *New Yorker* soulevait une controverse au sujet de Thoreau en alléguant qu'il avait eu des contacts humains fréquents dans la petite ville voisine de l'étang de Walden, et qu'il n'avait donc pas vécu dans la solitude. Prenant sa défense, Remaud cherche à cerner en quoi consistent une solitude constructive, ses défis et ses fruits. La solitude de



Thoreau représente en effet pour lui un équilibre, ce qu'il appelle « le pas de côté » qui permet une distance critique face aux idées convenues et aux mensonges de la société. Cette attitude favorise une plus grande liberté, à la fois sur le plan de la connaissance de soi et sur celui de l'engagement dans les enjeux de l'heure. Sur ce dernier plan, et de manière assez remarquable pour son époque et son milieu, à partir de sa retraite dans la nature, Thoreau a démontré un engagement ferme pour les droits des Autochtones et dans la lutte contre l'esclavage.

L'expérience de Thoreau est donc le fil conducteur du livre qui nous aide à comprendre sa problématique centrale, à savoir « le paradoxe d'une volonté de solitude qui est aussi une volonté de société ». Car ce qui est présenté comme un paradoxe et même une contradiction tout au long de l'ouvrage n'apparaît pas nécessairement comme tel au lecteur et le débat qui en découle peut laisser perplexe. En effet, la conciliation entre société et solitude ne peut-elle pas se concevoir assez aisément ? Mais la référence à Thoreau ramène la question telle qu'elle se posait dans le contexte particulier des débuts de la nation américaine. Comme Remaud le décrit bien, les colonisateurs américains opposaient la vie policée de leur société à l'état primitif des régions sauvages qui étaient vues comme menaçant l'organisation politique du jeune pays. Dans ce contexte, le retrait des solitaires à l'écart de la société était perçu comme un comportement anti-citoyen. Nous invitant à repenser la solitude volontaire, ce livre pose des questions et soulève des enjeux qui semblent parfois faire davantage écho à ce contexte plus qu'à notre réalité actuelle caractérisée par la compétition féroce et l'accélération sociale, comme la décrit si bien le philosophe allemand Hartmut Rosa. La solitude volontaire s'y présente moins comme un discernement complexe pour concilier la vie en société et la vie solitaire que comme le risque de perdre tout simplement sa place dans la société en se permettant un « pas de côté ».

Claire Doran

À nous la ville !
Traité de municipalisme

JONATHAN DURAND FOLCO
Montréal, Écosociété, 2017, 200 p.

Ce titre, *À nous la ville !*, est sans équivoque. Face à la mondialisation capitaliste, la faillite de la démocratie représentative, jusqu'aux échelons de la politique locale, saute aux yeux. Nous approprier nos territoires pour rebâtir une société d'émancipation, c'est la réémergence historique de l'idée de la Commune. « Les villes peuvent-elles changer le monde ? » Oui, répond pertinemment Jonathan Durand Folco.

L'auteur emprunte le concept de « municipalisme de combat » comme vecteur de transformation sociale. Il constate toutefois avec réalisme que le vent du municipalisme est faible au Québec (nous vivons, dit-il, dans une société dépolitisée), alors qu'il fait des percées significatives ailleurs. Inspiré par ce qu'il a constaté en Espagne, où de grandes

villes telles Barcelone et Madrid ont basculé du côté d'un mouvement politique municipaliste radical lors des élections locales de 2015, l'auteur s'engage dans un mouvement, le Réseau d'action municipale (RAM), afin de secouer l'apathie et de changer de paradigme. Saluons cet engagement nécessaire.

Vouloir une transformation radicale, à la manière de Jonathan Durand Folco, nécessite une forme de subversion potentielle des institutions locales. S'il insiste fortement sur l'enracinement d'un « mouvement de la rue », la voie électorale pour lui demeure une priorité. En cela, l'objectif qu'il se fixe « de reprendre en main ce qui *nous* appartient, de récupérer les institutions publiques » (p. 163), laisse toutefois perplexe. Ce choix de l'auteur m'apparaît faire l'impasse sur le fait que l'échelon municipal fonctionne selon la logique de l'État et du système économique qui le nourrit. La bureaucratie sclérosée et la culture de soumission à la légalité étatique ne sont que quelques-unes des froides réalités qui s'offrent aux élus locaux dans l'arène politique municipale. L'expérience et l'histoire nous indiquent que le risque de s'embourber dans les sillons de la politique traditionnelle est incontestable.

La « subversion bousculante », telle que théorisée par l'auteur, aurait avantage à s'exercer, au Québec, dans des villages de mille habitants et moins où l'absence de système bureaucratique est la norme. Un groupe d'élus majoritaires, inspiré du municipalisme de combat, pourrait alors instaurer une sorte de démocratie directe, des commissions populaires ouvertes aux hommes et aux femmes qui habitent le village et où les décisions seraient entérinées par les élus. Une telle approche rejoindrait l'idée formulée par le philosophe Castoriadis dans *Figures du pensable. Les carrefours du labyrinthe VI* (Seuil, 1999) : « pour qu'un véritable changement des institutions soit possible, il doit s'accompagner d'un *changement correspondant des mœurs* tout aussi profond » (c'est moi qui souligne). Arrivés à ce stade, nous serions au début d'un face-à-face entre deux conceptions de la démocratie locale.

Cette gauche de l'engagement politique local, Jonathan Durand Folco souhaite la mobiliser à travers le RAM. Elle comprend des forces militantes branchées sur une autre priorité, celle de construire l'autonomie maintenant, institutionnelle ou non, à l'encontre de l'État. Sur des questions stratégiques et conjoncturelles, des ponts pourraient très bien être établis entre les militants et militantes du RAM et les acteurs qui font émerger, par exemple, cette fabrique d'autonomie collective locale qu'est le Bâtiment 7, dans le quartier Pointe-Saint-Charles à Montréal.

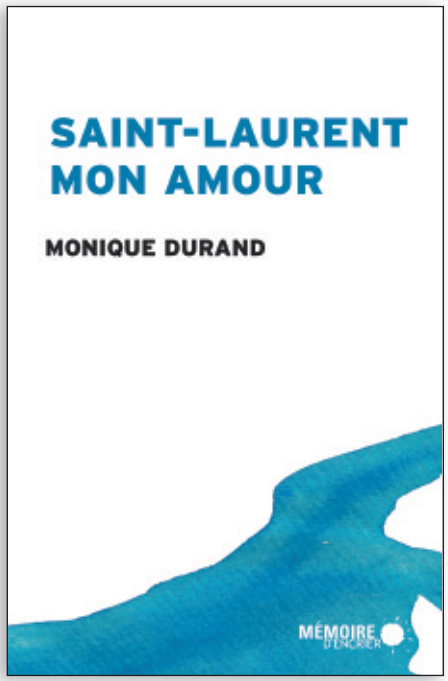
De plus en plus inquiets de ce type d'autoconstruction autonome d'une société alternative, les États occidentaux militarisent et judiciarisent leur « vision de la démocratie ». Les États craignent que cette autonomie ne fasse boule de neige en « libérant » des territoires d'émancipation, d'où la répression qui s'abat contre les Zones à défendre en France, en Grèce ou en Espagne, les zapatistes au Chiapas, le confédéralisme démocratique kurde au Rojava. Ces nouvelles formes du « municipalisme de combat » pourraient-elles créer des connivences ? À ceux et celles qui luttent sur le terrain de le dire.

Marcel Sévigny

Saint-Laurent mon amour

MONIQUE DURAND
Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 159 p.

Monique Durand est écrivaine et journaliste, collaboratrice au quotidien *Le Devoir*. Elle avoue avec passion son amour du fleuve Saint-Laurent. À ses yeux, là se trouve notre identité profonde. « Ce qui ne cesse de nous



échapper est en même temps ce qui nous ancre dans ce pays-non pays dont la seule certitude est un fleuve » (p. 5).

Née à Montréal, Monique Durand a tôt fait de fréquenter le fleuve et se plaît à nous en montrer les multiples facettes, celles des terroirs et des paysages de la Gaspésie, de la Côte-Nord, des Îles. Ce n'est pas un livre sur l'hydraulicité du fleuve ni sur l'état de ses eaux, mais sur le paysage au sens du visage du pays, terre habitée par des humains qu'elle a façonnés et inscrits de ce fait dans une solidarité réciproque.

Dans ce recueil de textes déjà parus, le genre littéraire va du reportage au fragment en passant par la courte nouvelle. L'agencement des textes suit une sorte d'ordre géographique : chemin

d'eau, rive sud, rive nord, au large, épilogue, mais cet ordre semble parfois aléatoire, de sorte qu'on peut parler d'une écriture en mosaïque.

Tout tient donc dans la qualité de l'écriture de Monique Durand, toujours très belle, nerveuse, au point de parfois nous tirer des larmes. Je pense notamment à l'histoire pathétique des frères Collin (p. 93-97) ou à cette confidence : « Je retourne chaque fin d'été à Gaspé, mon pèlerinage d'embruns et d'histoire. […] Chacun a quelque part dans le monde son lieu de prédilection, d'épousailles avec lui-même, de confidences faites au vent et à quelques disparus chers, de rencontre avec les multitudes qui l'ont précédé. Ce lieu-là, le mien, se trouve à Gaspé » (p. 67).

L'auteure manifeste beaucoup de tendresse à l'égard des personnages, certains réels, d'autres inventés, qui peuplent sa vie. La touche amérindienne est constante ainsi qu'un sentiment profond d'inclusion dans le pays. Une véritable symbiose. Dans le contexte actuel de refus du migrant, les portraits de gens en quête d'un pays (Irlandais, Français, Acadiens) font entrevoir le gouffre sombre de nos enfermements. Parlant de la Basse-Côte-Nord, l'auteure souhaite la complétion de la route 138 jusqu'à Blanc-Sablon. J'ai mes doutes sur ce point car, à la longue, la route tue le territoire.

Au total, un livre magnifique, plein de lumière et de tendresse. À lire et relire pour s'éduquer à la bonté et à la beauté.

André Beauchamp

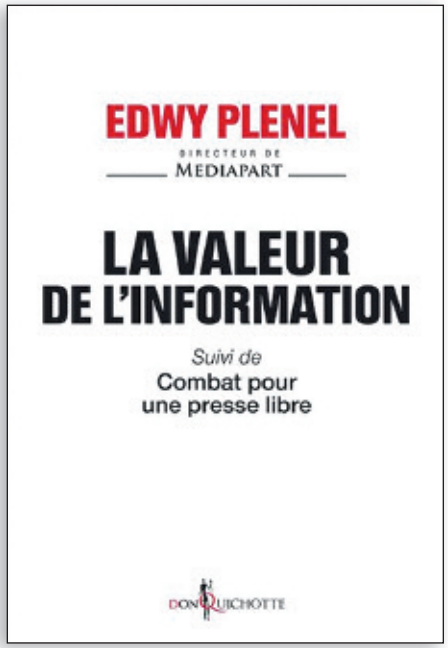
La Valeur de l'information

SUIVI DE

Combat pour une presse libre

EDWY PLENEL

Paris, Éditions Don Quichotte, 2018, 243 p.



Journaliste, fondateur du site d'information Médiapart, Edwy Plenel est par ailleurs l'auteur prolifique d'une vingtaine de livres. Dans *La Valeur de l'information*, il admoneste les bien-pensants (et « le francocentrisme de nos débats intellectuels », p. 41) et réaffirme l'importance pour tout journaliste de toujours (r)établir les faits. Son argument est que la matière première des médias d'information aurait « perdu de sa valeur : dévaluée par le modèle économique de la gratuité publicitaire qui s'est imposé sur le Net, la production de vérités factuelles est concurrencée par l'affrontement des opinions et des préjugés, la réalité devenant dès lors relative et cédant la place aux émotions et aux sentiments, parmi lesquels les peurs et les haines » (p. 16).

Cet essai traite d'abord du journalisme indépendant, mais surtout du phénomène Médiapart, raconté de l'intérieur par son président et cofondateur, et dont le succès dans l'Hexagone est ici souligné à maintes reprises. Conscient de sa réussite et de sa position enviable, Edwy Plenel reconnaît « l'insolence de la liberté et l'arrogance du bonheur » (p. 17). Victime de son succès – quel média francophone peut se vanter d'avoir plus de 140 000 lecteurs dont l'abonnement est payant ? –, le journal en ligne Médiapart s'inscrit dans la glorieuse tradition du journalisme d'enquête ; on pourra en juger d'après les attaques publiques dont certains journalistes de Médiapart ont été la cible de la part des politiciens français les plus en vue.

La première partie s'interroge sur les nouveaux médias français en posant des questions sur l'indépendance éditoriale, la place de la publicité, la gratuité de la plupart des contenus en ligne et, de ce fait, sur la valeur de l'information que l'on retrouve sur Internet (d'où le titre du livre) : autrement dit, quelles seraient les conséquences pour la qualité des contenus si un lecteur ne fréquentait que des

médias gratuits ? Ce questionnement permet de justifier le principe de « média payant » voulu par l'équipe de Médiapart. On trouve au passage des références à l'histoire du journalisme en France, d'Albert Londres à Albert Camus, sans oublier Séverine (pseudonyme de la journaliste Caroline Rémy, au début du XXe siècle). Quelques imprécisions apparaissent dans l'argumentation, par exemple lorsqu'on lit au passage que le cinéma serait « par excellence l'art populaire où se donne à voir l'imaginaire collectif » (p. 93) ; cette affirmation naïve équivaudrait à prétendre que les articles lus sur la Toile traduisent les préoccupations émanant des masses, alors que c'est souvent l'inverse. Il faudrait rectifier pour resituer le cinéma comme étant le résultat d'une construction sociale au sein de la culture de masse, et qui ne vient aucunement du peuple.

La deuxième moitié du livre reprend le *Manifeste de Médiapart*, paru initialement en 2009 et repris sous le titre *Combat pour une presse libre*. C'est l'occasion pour l'auteur de discuter de la surabondance d'information à l'ère du numérique et du possible avènement d'une presse plus responsable.

L'ouvrage permettra au lecteur d'ici de bien saisir la spécificité de Médiapart. Vu du Québec, on repense parfois à l'époque du *Monde diplomatique* sous la gouverne de Claude Julien. Enflammé, dénonciateur, voire accusateur, quelquefois moralisateur, mais rarement ennuyeux, mis à part quelques redites, Edwy Plenel n'hésite pas à auto-encenser son Médiapart comme le ferait un père pour son bébé, mais il le fait au nom d'un double idéal journalistique et démocratique. Son livre instruira les journalistes mais surtout quiconque s'intéresse à l'information, sans que l'on doive pour autant adhérer à toutes ses prises de position. Car Edwy Plenel n'a rien d'un maître-à-penser, ni d'un gourou.

Yves Laberge

Face à l'Anthropocène
Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre

IAN ANGUS
Préface d'Éric Pineault, traduit de l'anglais par Nicolas Calvé
Montréal, Écosociété, 2018, 286 p.

Dans ce livre, Ian Angus, rédacteur en chef de la revue en ligne *Climate and Capitalism*, établit une étroite connexion entre écologie et socialisme. Pour lui, les socialistes du XXIe siècle se doivent d'intégrer la notion d'*Anthropocène* à leurs analyses et les scientifiques en environnement gagneraient à recourir au marxisme dans leur analyse de la société. Le livre se veut une amorce de discussion sur le sujet.

L'ouvrage comprend trois parties : la première traite des sciences environnementales et de la géologie, la deuxième, des sciences sociales et la troisième, de l'écosocialisme comme solution de rechange. J'ai préféré la première, bien qu'elle souffre de nombreuses répétitions. Angus y présente la notion d'*Anthropocène*, qui désigne la nouvelle ère géologique dans laquelle nous sommes, marquée par l'influence déterminante qu'exerce l'humain sur toute la terre et qui s'exprime notamment par l'extinction massive d'espèces ayant débuté au milieu du siècle dernier. Il note avec acuité que la responsabilité en incombe de loin aux sociétés riches de l'OCDE et qu'au sein même de ces sociétés, il faut aussi prendre en compte la disparité entre riches et pauvres en ce qui concerne cette responsabilité.

L'auteur développe aussi dans cette section la notion intéressante de « point de bascule », soit le seuil au-delà duquel la modification des systèmes terrestres entraîne inévitablement un bouleversement d'envergure à l'échelle planétaire. Il termine cette partie en expliquant que les changements climatiques ne sont pas d'abord un problème de changement de température moyenne, mais plutôt d'augmentation des écarts forçant une adaptation aux chaleurs extrêmes, donc à de plus nombreuses canicules. Celles de l'été 2018 semblent lui donner raison.

Dans la seconde partie du livre, Angus présente notamment ce qui est pour lui la loi du capitalisme : toujours plus de profit. Face à cette priorité, la protection de la planète et de l'humanité ne fait pas le poids. Citant l'économiste Paul Sweezy, il affirme : « L'entreprise capitaliste a toujours eu pour finalité la maximisation du profit, et non la satisfaction des besoins sociaux. » Si le capitalisme demeure hégémonique, prévient-il, « l'Anthropocène sera une époque sombre et barbare où une minorité imposera sa domination sans merci à une majorité qui éprouvera des souffrances sans nom » (p. 219).

Dans la troisième partie du volume, Angus propose l'écosocialisme démocratique comme voie de sortie. « Une transformation d'une telle ampleur est impossible sans contrôle collectif des moyens de production et sans planification démocratique de la production et des échanges » (p. 239). Pour soutenir la possibilité d'un tel bouleversement politique, il avance deux exemples : celui de la conversion à l'écosocialisme de Gus Speth, qui a travaillé longtemps à l'intérieur du système économique libéral comme conseiller principal en environnement sous les présidents Jimmy Carter et Bill Clinton. Puis le grand mouvement d'entraide formé à la suite de l'ouragan Sandy qui a frappé New York en 2012, qui aurait été impossible en temps normal à cause de la structure même de l'économie et de la société capitalistes. Il remarque avec à-propos : « comme l'a écrit l'intellectuel marxiste Frederic Jameson, on vit une époque où la plupart des gens trouvent plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme » (p. 249).

Bernard Hudon